

À

L'UNIVERS.



HISTOIRE ET DESCRIPTION - DE TOUS LES PEUPLES.



ANNALES HISTORIQUES

DE

LA FRANCE.



Tom. Second.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 56.

1782
FRANCE.

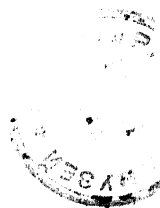
16
2.70
ANNALES HISTORIQUES,

PAR

M. PH. LE BAS,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES),
MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE, ETC.

TOME SECOND.



PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, N° 56.

M DCCC XLIII.

À

L'UNIVERS,

ou

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,
DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, COUTUMES, ETC

ANNALES DE L'HISTOIRE DE FRANCE,

PAR M. PH. LE BAS,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

SUITE DU LIVRE III.

CHAPITRE IV. APOGÉE DU POUVOIR ROYAL.
PRÉPONDERANCE DE LA FRANCE EN EUROPE.

LOUIS XIV.

(1643-1715.)

§ 1^{er}. *Mazarin. Guerres à l'extérieur
et à l'intérieur.*

1643.

Anne d'Autriche régente. — Mazarin. — Richelieu était mort peu de jours après son retour à Paris, en 1642. La reine mère, son ancienne protectrice, l'avait précédé de cinq mois, et Louis XIII n'avait pas tardé à le rejoindre (le 14 mai 1643).

« Il était difficile, dit Voltaire, de dire lequel fut le plus malheureux. La reine mère, longtemps errante, mourut à Cologne dans la pauvreté; le fils, maître d'un beau royaume, ne goûta jamais ni les plaisirs de la grandeur ni ceux de l'humanité; malade, triste, sombre, insupportable à lui-même, n'ayant pas un serviteur dont il fût aimé, se défiant de sa femme, haï de son frère, quitté par ses maîtresses,

sans avoir connu l'amour, trahi par ses favoris, abandonné sur le trône, presque seul au milieu d'une cour qui n'attendait que sa mort, qui la prédisait sans cesse, qui le regardait comme incapable d'avoir des enfants, le sort du moindre citoyen paisible dans sa famille était bien préférable au sien. Le cardinal de Richelieu fut peut-être le plus malheureux des trois, parce qu'il était le plus haï, et qu'avec une mauvaise santé il avait à soutenir de ses mains teintes de sang un fardeau immense dont il fut souvent près d'être écrasé(*). »

Louis XIII avait établi par son testament un conseil de régence, dont le prince de Condé devait être le chef pendant la minorité de Louis XIV, qui n'avait que cinq ans. Cependant la reine Anne d'Autriche fut proclamée régente par le parlement, qui cassa le testament de Louis XIII. Jusque-là, elle avait été éloignée du pouvoir, moins par la jalousie de Richelieu que par l'aversion de son époux;

(*) Voltaire.

on l'avait même tenue dans une espèce de séquestration. Un arrêt du parlement ne l'en investit pas moins de tout le pouvoir royal. Elle appela d'abord au pouvoir Augustin Potier, évêque de Beauvais, le chef de la *cabale des importants*, qui se croyaient appelés à jouer un grand rôle dans le nouveau gouvernement. Mais leur règne ne dura pas longtemps. Un parvenu italien, Mazarin, que sa finesse et ses talents avaient fait remarquer de Richelieu, se trouva bientôt à la tête du nouveau gouvernement. Anne d'Autriche, dont il était parvenu à gagner l'affection, le nomma surintendant de l'éducation du roi, et le fit entrer dans le ministère. Il s'y affermit par la ruse. Les importants lui ayant marqué de la défiance, il déclara qu'il ne resterait au ministère que jusqu'à la conclusion de la paix, et qu'ensuite il se retirerait à Rome pour y terminer sa vie au sein de la retraite. Cette promesse trompeuse leur inspira une sécurité entière, et lorsqu'ils s'aperçurent de sa ruse, il était trop tard : Mazarin s'était tellement emparé de la confiance de la reine, qu'ils ne parvinrent pas à ébranler son crédit. Les duchesses de Montbazou et de Chevreuse, qui avaient dirigé l'intrigue tramée contre le ministre, furent éloignées de la cour. Le duc de Beaufort, épris d'un amour romanesque pour la duchesse de Montbazou, s'emporta en reproches injurieux contre le cardinal, et ne réussit qu'à se faire enfermer au château de Vincennes. « C'étoit, dit le président Hénaut, un homme tout fait pour être aimé de la populace ; aussi l'avoit-on nommé le *roi des halles*, dont il parloit le langage : grand, bien fait de sa personne, adroit aux exercices, infatigable, rempli d'audace, les manières grossières, que l'on prenoit pour de la franchise, mais artificieux, et aussi fin que le peut être un homme de peu d'esprit. Il crut, et il le persuada à toute la cour, qu'il alloit jouer un rôle dans les commencements de la régence. Il se sauva de prison, et fut depuis le héros de la guerre de Paris. Il étoit le second fils de César de Vendôme, fils naturel de Henri IV. »

Enfin l'évêque de Beauvais, que le cardinal de Retz appelle dans ses mémoires une *bête mitrée*, et le *plus idiot des idiots*, fut renvoyé dans son diocèse, et alors la cabale des importants, privée de ses principaux chefs, se trouva dissoute.

Voici comment M. Mignet a caractérisé Mazarin dans sa belle préface des Négociations relatives à la succession d'Espagne :

« Mazarin, dit-il, avait coutume de dire que *quand on a le cœur on a tout*. Il s'assura dès lors du cœur de la régente. Richelieu s'était adressé au bon sens de Louis XIII, qui avait reconnu son indispensable utilité ; Mazarin s'appuya sur la passion d'Anne d'Autriche, qui ne put jamais consentir à se séparer de lui. Pour gouverner, l'un s'imposa, l'autre se fit aimer.

« Mazarin avait l'esprit grand, prévoyant, inventif, le sens simple et droit, le caractère plus souple que faible, et moins ferme que persévérant. Sa devise était *le temps et moi*. Il se conduisait non d'après ses affections ou ses répugnances, mais d'après ses calculs. L'ambition l'avait mis au-dessus de l'amour-propre, et il était d'avis de laisser dire pourvu qu'on le laissât faire ; aussi était-il insensible aux injures et n'évitait-il que les échecs. Ses adversaires n'étaient pas même des ennemis pour lui. S'il se croyait faible, il leur céda sans honte ; s'il était puissant, il les emprisonnait sans haine. Richelieu avait tué ceux qui s'opposaient à lui ; Mazarin se contenta de les enfermer. Sous lui, l'échafaud fut remplacé par la Bastille. Il jugeait les hommes avec une rare pénétration, mais il aidait son propre jugement du jugement que la vie avait déjà prononcé sur eux. Avant d'accorder sa confiance à quelqu'un, il demandait : « Est-il heureux ? » Ce n'était point de sa part une aveugle soumission aux chances du sort ; pour lui, être heureux signifiait avoir l'esprit qui prépare la fortune et le caractère qui la maîtrise. Il était incapable d'abattement et il avait une constance inouïe, malgré ses variations apparentes. Résister dans cer-